



Mondialement connu, le livre *Les mots pour le dire* de Marie Cardinal avait déjà, en Europe, été vendu à 2 450 000 exemplaires et traduit en 18 langues. Il vient juste de sortir en traduction américaine, préfacé par Bruno Bettelheim, au moment où les Parisien-ne-s en applaudissaient la version cinématographique – projetée au Québec sous peu.

Mais comment a-t-on pu adapter ce livre au cinéma sans en trahir l'écriture, se demanderont comme nous les cinéphiles qui ont aimé *Les mots pour le dire*. À Hélène Pedneault, Marie Cardinal a d'abord parlé de cette difficulté de l'adaptation, puis de bien d'autres choses... jusqu'aux ressemblances que cette enfant de l'Algérie, récemment naturalisée «canadienne», voit entre son premier et son nouveau pays, le Québec.

Marie Cardinal : La difficulté, c'est de trouver une écriture cinématographique qui corresponde à l'écriture littéraire. Quand on met à plat l'histoire des *Mots pour le dire*, il n'y a pas grand-chose à raconter. Cette femme est malade au début parce qu'elle a de mauvais rapports avec sa mère, pendant huit ans elle raconte ces mauvais rapports en analyse et au bout de huit ans, elle est guérie et elle va bien. C'est une aventure intérieure – et c'est l'écriture. Mais les producteurs de cinéma, eux, veulent raconter une histoire et ça leur pose un problème commercial.

Dans le livre, cette femme n'a même pas de nom et il est très peu question de sa vie privée.

Dans le film, il faut lui donner un nom et qu'elle soit incarnée par une vedette. En «transposant», les producteurs en arrivent toujours, finalement, à faire une histoire de cul, une histoire d'amour, parce qu'il faut donner du rôle à la vedette. C'est une aberration.

Le dernier scénario qu'ils m'avaient montré était lamentable : dans une scène, elle s'envoyait en l'air avec un gendarme dans une voiture de police à Montmartre ! Ils faisaient de la mère une vieille Méditerranéenne en combinaison noire, qui fumait sans arrêt en traînant la savate alors que la mère dans le livre est une femme rigoureuse, belle et très stricte. Alors je leur ai dit : si vous tournez ça,

je vous interdis de mettre mon nom sur les affiches et dans le générique et, à la sortie du film, j'expliquerai publiquement que je n'ai rien à voir avec ce film.

LVR : Ce que tu avais fait à la sortie du film tiré de *La clé sur la porte*...

MC : Après, malheureusement. Je n'avais jamais vu le scénario de *La clé sur la porte*, on m'a mise devant le fait accompli. Le réalisateur, Yves Boisset – un mélange de curé et de parachutiste, vraiment le mec dans toute son horreur – ne pouvait pas imaginer qu'une femme de 45, 50 ans puisse aimer faire l'amour et vivre seule avec ses enfants sans être sous la protection, sous la tutelle d'un homme. Alors il a flanqué l'héroïne d'un jeune amant qui réglait toutes ses affaires – personnage absolument inexistant dans le livre. Et c'est une honte. Cette femme, c'était moi, et je n'en suis sortie que parce que je n'avais pas de mari, justement, et pas d'amant steady. Si j'avais dû me projeter dans une aventure amoureuse, sentimentale ou conjugale, en dehors de ma vie de travail et de ma vie familiale, je ne m'en serais jamais sortie. C'est la solitude qui m'a aidée. Alors qu'avec Boisset, c'est parce qu'elle avait trouvé un amant que l'héroïne s'en tirait.

C'était une trahison épouvantable. Beaucoup de mes lectrices et lecteurs ont été complètement scandalisé-e-s que j'aie accepté

CARDINAL

OU LE DISCOURS

DES TRICOTS

ça et ont cru que je l'avais fait pour l'argent ! Avec **Les mots pour le dire**, je n'ai pas voulu que des choses pareilles recommencent.

LVR : Qui a réalisé le film ?

MC : Un type très bien, très sensible, qui s'appelle José Pinheiro.

LVR : Est-ce que le résultat est ce que tu souhaitais ?

MC : Pas complètement. Je me suis battue comme une folle pour que le sang y soit et le sang y est. Les choses un peu crues y sont toutes, par exemple certaines inhibitions comme la petite fille qui fait pipi dans son *cornet en papier*. Mais il y a des petits détails sur lesquels j'ai moins insisté. Grosso modo, c'est un film fidèle et qui, par moments, traduit vraiment le livre. Et les comédiennes sont très bien, particulièrement Marie-Christine Barrault dans le rôle antipathique de la mère, quoique en général le public préfère Nicole Garcia.

LVR : Ce roman, **Les mots pour le dire**, est très impudique. Ça n'a pas dû être facile d'en arriver à cette nudité ?

MC : Cette impudeur était volontaire. J'avais envie de casser certaines choses et il a fallu que je me foute à poil moi-même pour oser aller jusque-là...

D'abord, je suis née dans une élite, maternelle et intellectuelle, dans une famille cultivée, riche, aristocratique. J'ai profité de tous les privilèges de la colonie, en Algérie, où les humains avaient des vies d'une extrême facilité, servis par des espèces de sous-êtres qui étaient les indigènes. Ensuite je suis entrée dans une autre aliénation qui est celle de la névrose, de la maladie mentale. Et quand je suis sortie de là, à quarante ans passés, j'avais un goût fou de communiquer avec les autres, avec de la haine pour tout ce qui est élite.

J'ai fait des études universitaires, je suis professeure de philosophie, je peux donc me

Ma grand-mère disait toujours : « Si mes tricots pouvaient parler ! » Et moi je dis toujours que j'écris le discours des tricots.

servir du vocabulaire de l'élite parce que je le connais. Mais j'ai vu à quel point les femmes étaient muettes parce qu'elles ne savaient pas se servir de ce vocabulaire ou alors, si elles parlaient, ce n'était qu'en se servant de ce vocabulaire qui leur était étranger. Et j'ai découvert que ce langage-là, quand il n'est pas employé entre spécialistes, est exactement comme une mitrailleuse : il fait du mal, il blesse. Moi, mon travail d'écrivain, c'est uniquement de traduire en situations simples des choses qui ne sont au départ que de la réflexion.

Je ne pense pas d'histoire quand j'ai envie d'écrire un livre. Je trouve la vie des femmes effrayante et la vie quotidienne m'intéresse plus que les choses exceptionnelles. Parce que c'est exceptionnel, la vie d'une femme : le drame qu'il y a là-dedans, les tragédies mais aussi les comédies. Tout ce qui est tu, tout ce qui n'est pas dit, c'est ça que j'ai envie d'écrire. Ma grand-mère disait toujours : « Si mes tricots pouvaient parler ! » Et moi je dis toujours que j'écris le discours des tricots. Parce que ce n'est pas vrai que tu penses au linge en faisant la lessive, ou à la vaisselle en faisant la vaisselle, surtout quand ça fait vingt ans que tu la fais. Merde, tu sais la faire ! Mais à quoi penses-tu ? Voilà ce que j'aime écrire.

LVR : D'avoir été reçue dans cette impudeur par les femmes, avec un tel enthousiasme, a dû être une reconnaissance importante pour toi, pour ton écriture ?

MC : Oui, mais en même temps ce succès énorme me rend humble. Parce qu'il est beaucoup rattaché à l'écriture, et que je suis très peu consciente de ma façon d'écrire. J'ai écrit, parfois, des pages qui me dépassent de beaucoup. L'écriture va très loin et je ne sais pas comment elle vient. Je sais qu'il y a un mélange de physique et de cérébral ; je dois me mettre dans un état où j'ouvre mon inconscient et où, en même temps, je sois capable de le canaliser dans une forme avec mes doigts, du papier et une machine à écrire. Je peux faire cette gymnastique mais comment ? quand ? je n'en sais rien. Je sais que si je lâche l'écriture, elle me lâche. Alors j'écris tous les jours, quelques lignes, et je mets des années à faire un roman. Entre trois et cinq ans.

LVR : En 1975, 1976, au début de leur prise de conscience féministe, beaucoup de femmes ont lu **Les mots pour le dire** et **Ainsi soit-elle** de Benoîte Groult, parce qu'ils sont sortis en même temps. Mais toi, as-tu écrit un livre féministe ?

MC : Non. J'ai toujours été gênée par le vocable « féministe » parce que c'est entrer dans les combinaisons intellectuelles des hommes que de dire « je suis féministe ». Les hommes ont besoin de définitions, de références, et quand tu dis « je suis féministe », ça les rassure, ils peuvent te foutre dans le tiroir « féministe » avec une étiquette dessus.

Alors que selon moi, il faut que nous, les femmes, on foute la merde. Il faut qu'on soit vagues, qu'on démolisse cette sécurité de la science et de la connaissance, ces notions tellement viriles qui — on le sait maintenant, au point où on en est arrivés en Occident — aboutissent à une impasse. Donc, c'est plus inquiétant de dire « je suis une femme » que « je suis féministe ».

En ce qui me concerne, la cause la plus importante est la cause des femmes. Il n'existe pas une cause plus politique que

MARIE CARDINAL

celle-là. Je pense que toute l'économie de nos pays a été fabriquée sans penser aux femmes, que la voix des femmes est une grande déstabilisation économique, tout comme l'entrée des femmes en politique. Et il faut évoluer en étant plus déstabilisantes, s'attaquer à l'histoire, à la science, là où s'installe le pouvoir des hommes.

LVR : Justement, pour changer les choses, il faut que les femmes aient plus de pouvoir, qu'elles soient plus nombreuses au gouvernement par exemple. Avec cette notion du « vague », comment peux-tu intégrer l'idée de pouvoir ?



MC : D'abord, tout doit tourner autour de la notion de pouvoir, et toutes nos actions s'articulent en fonction d'une analyse très poussée du pouvoir. Ce qui nous blesse, ce n'est pas le pouvoir en soi, parce qu'il est humain — quoi que tu fasses, il naît du seul fait d'être vivant.

Ce qui est mauvais, c'est « l'installation du pouvoir », celui qui ne se discute pas, qui s'impose aveuglément. Celui-là blesse. Moi, j'ai envie que le pouvoir ne cesse de se renouveler. Pourrait-on en arriver à une politique qui corresponde à ça ? Qu'il y ait plus de femmes au gouvernement, mais qu'elles y restent moins longtemps. Qu'elles aient la sagesse de se passer la main à tous les six mois, par exemple, qu'elles imaginent une chaîne de pouvoir. Parce que les femmes ne sont pas meilleures que les hommes quand elles ont du pouvoir. Margaret Thatcher est le pire des mecs qui soient. Le pouvoir génère cette imbécillité quand il s'installe. Il ne faut pas casser leur pouvoir pour en installer un qui lui ressemble. Et je pense que si on a un véritable désir, si le fond est solide, ce n'est pas sans intérêt que, dans la forme, les esprits se remplacent. À ce moment-là, les choses évoluent. On dit que c'est utopique, mais il y a deux cents ans, la république était utopique.

LVR : Par rapport à tout cela, comment vois-tu l'évolution du mouvement féministe maintenant ?

MC : Il faudrait maintenant rejoindre les femmes qui ne mettent jamais le nez dehors, qui n'ouvrent pas la bouche. Celles-là, c'est plus facile de les toucher en Europe qu'ici, parce que là-bas, dans chaque usine, dans chaque entreprise, il y a un lieu où tu peux les rencontrer, chez elles. Ici, c'est toi qui dois les inviter dans des lieux dits « de femmes » ou « féministes », et plusieurs ont des réticences. Tu touches donc les femmes qui ont déjà envie d'être touchées. Ce sont les mentalités qu'il faut changer, partout, à la base, chez des femmes qui n'ont jamais entendu ou voulu parler du féminisme.

C'est maintenant par cette sorte de subversion qu'il faut agir. Il y a eu au début un moment de révolte nécessaire mais, aujourd'hui, nous sommes assez nombreuses pour faire de « l'entrisme », de la subversion. Tu dis : « D'accord, je m'amène à votre conseil d'administration » et là, tu fous la merde, mais tu la fous intelligemment, pas n'importe comment.

LVR : Ton discours me fait penser, au fond, au discours libertaire de la communarde Louise Michel, que tu rapportes dans tes conférences...

MC : Ah oui ! J'ai une passion extraordinaire pour cette femme. Mais il faut maintenant que cette doctrine libertaire ne soit pas utopique ; la situation est trop grave...

LVR : Mais quand on regarde l'histoire de Louise Michel et les batailles qu'elle a menées, qu'est-ce qu'elle a apporté de féminin ? On pourrait croire qu'elle a agi exactement comme un homme.

MC : Non, pas du tout. D'abord, elle n'avait aucun respect des lois alors que les hommes sont très respectueux des lois, des règles, des codes. Elle critiquait même les règles émises par les libertaires, quand ça a commencé à se scléroser. Ce n'est pas masculin du tout comme attitude. Quand on pense à l'époque où elle a vécu...

J'ai écrit, parfois, des pages qui me dépassent de beaucoup. L'écriture va très loin et je ne sais pas comment elle vient.

LVR : Justement, à la même époque, il y avait aux États-Unis des féministes comme Susan B. Anthony...

MC : Mais ces femmes étaient loin de l'Europe, dans un autre cadre. Louise Michel, elle, agissait en situation de guerre, de conquêtes coloniales, puisque l'Europe n'était occupée qu'à ça : coloniser et bouffer l'autre. Les Européens étaient devenus riches à cause de la révolution industrielle, ils éclataient dans leurs frontières. C'était une situation éminemment virile. Les Américains étaient occupés à fabriquer l'Amérique pendant ce temps-là.

LVR : Mais Louise Michel a pris les armes pour combattre sur les barricades et, selon ce que tu dis, elle adorait ça. Est-ce que les femmes ne devraient pas justement refuser d'embarquer dans cette violence ?

MC : Il est interdit d'interdire. Il n'y a pas une sorte d'êtres humains, il y en a des milliers. Le terrorisme de la bande à Baader, par exemple, c'était au départ une cause juste, un « beau » terrorisme. Ils ont fait péter un des ordinateurs programmant les bombardements au Viet-Nam. C'était une belle cause. Et il y avait autant de femmes que d'hommes.

Je ne les juge pas. Moi, je le ferais volontiers si je n'avais pas une peur épouvantable des coups de feu et du sang qui coule. Mais intellectuellement, je les comprends parfaitement. Il y a autant de chemins que d'êtres humains, on ne peut pas rendre tous les gens uniformes. Mais notre siècle est en train de tout uniformiser.

C'est aussi pourquoi certaines féministes sont un peu chiantes : on ne peut pas toutes penser et faire pareil ! Et puis, on complexifie les femmes en leur imposant une image uniformisée. Au contraire, il faut ouvrir, ouvrir, être subversives, être vagues, avec bien sûr l'idée d'une construction du vague.

LVR : Où en es-tu dans ton œuvre, que prépares-tu ?

MC : Je suis arrivée à un tournant et ce tournant j'ai envie de le prendre au Québec où je suis plus tranquille, plus paisible. D'abord, j'ai envie de rigoler : le rire est une des choses les plus déstabilisantes qui soient. Alors je veux écrire un livre qui fasse rire, une sorte de grand roman picaresque genre Don Quichotte, mais vu par une femme, une héroïne absolument pêtée, flyée !

Mais j'ai aussi envie d'écrire un document. Pour être vraiment subversives, il faut aller là où les hommes ont installé leur pouvoir : dans la science, dans la connaissance. Dans nos pays occidentaux, toute la connaissance est construite sur la mythologie, sur des personnages mythiques toujours vivants et sur lesquels les gens continuent à construire leurs rapports. Mais ce ne sont jamais des femmes qui ont interprété ces légendes et ces mythes. On sait qui est Oedipe, mais qui est la mère d'Oedipe ? Qui est Électre ? Pourquoi a-t-on raconté ces histoires comme ça ?

Par exemple, le personnage de la mère tel que nous le connaissons aujourd'hui est historiquement récent, date du XIX^e siècle. Avant, les femmes étaient dehors et travaillaient à 100%, à part quelques marquises et duchesses. Elles ne s'occupaient pas des enfants. D'abord, elles avaient exactement huit chances sur dix de perdre l'enfant qu'elles portaient, donc elles ne projetaient pas sur l'enfant ce que nous projetons, nous.

L'enfant, dès qu'il avait trois ans, servait à quelque chose : à garder les vaches ou les oies, à aller chercher du bois, etc. Il n'y avait pas de vêtements « pour enfants », c'était en

petit la même chose que pour les adultes. Bref, la mère et l'enfant tels que nous les connaissons sont nés avec la révolution industrielle, quand on a fait entrer les femmes à la maison. Historiquement, il est très facile de démontrer que ce rôle de mère n'est pas naturel mais complètement culturel, économique et politique. J'en parle souvent avec les femmes que je rencontre.

En France, on a légiféré pour ramener les femmes à la maison quand on le voulait, pour les en faire sortir en temps de guerre. On leur a dit : «Vous ne devez pas allaiter vos enfants parce que vous leur donnez vos maladies.» Elles sont allées travailler dans les usines. Et quand les guerres étaient finies, on avait la propagande inverse : «85% des enfants débiles, 86% des enfants délinquants n'ont pas été nourris au sein.»

Ça recommence actuellement à cause du chômage, cette culpabilisation massive : si les femmes restaient à la maison, elles ne seraient pas chômeuses, bien sûr. Par contre, tout le travail ménager gratuit fait par les femmes est nécessaire : que deviendraient les villes si les femmes ne nettoyaient pas les maisons, les murs, les carreaux ? Des trucs qui coûtent des milliards de dollars. C'est facile à analyser.

Alors si on s'introduit dans le discours masculin en donnant des dates, des textes de loi, des preuves, comme ils ont l'habitude d'en donner, les femmes se rendent compte qu'elles se sont fait niaiser, et la conscience commence à venir. Et on leur donne des mots pour répondre aux hommes.

LVR : Ta nouvelle citoyenneté canadienne, ça représente quoi pour toi ?

MC : Beaucoup, un vrai désir, pas du tout une simple histoire de papiers. Moi, je suis une fille d'Algérie et j'ai des rapports difficiles avec la France. Je n'ai jamais accepté la guerre d'Algérie, parce qu'elle était fratricide, scandaleuse, honteuse. Les Québécois me font penser aux Pieds-noirs ; j'ai toujours senti dans leur discours quelque chose de très proche de moi, c'est un discours de colonisés, pas souvent politique mais passionnel, affectif. Sans vouloir généraliser, c'est très souvent comme ça.

Physiquement, c'est le contraire de chez moi : il fait frette, il y a de la neige... et pourtant je me sens plus en famille ici qu'en France. Je suis loin des Français. Moi, tout ce que j'ai eu de la tendresse, de la beauté, du rythme, ce sont les Arabes qui me l'ont donné. J'ai été élevée par les domestiques de ma famille et les Arabes aiment les enfants, ils

s'en occupent bien. La nourriture que j'ai aimée, les gâteaux, la musique, les chansons, étaient arabes. Je leur dois tout le fond de ma vraie sensibilité. Par les Français, par ma famille, j'ai eu toute la tradition, l'Église, toute la merde. Je suis vraiment biculturalée.

La citoyenneté canadienne, ça veut dire que je m'installe ici mais aussi que je vivrai avec des papiers qui ne sont pas des papiers français. Symboliquement, pour moi, c'est capital.

Il faut qu'on soit vague, qu'on démolisse cette sécurité de la science et de la connaissance.

LVR : Est-ce que ton écriture risque de changer, avec ces «interférences culturelles» ?

MC : Je me sers déjà de plusieurs mots québécois. La langue québécoise me touche beaucoup, je la trouve belle. Il me semble que déjà, un peu partout dans mes livres, il est question du Québec, mais je ne sais pas comment ça évoluera.

Une entrevue de
HÉLÈNE PEDNEAULT

NOUVEAUTÉ



Le rapport Bertrand sur le vécu de 1 000 femmes lesbiennes Luce Bertrand

L'auteure travaille depuis déjà plusieurs années dans le milieu des femmes lesbiennes. Elle a élaboré un questionnaire dans la tradition du célèbre rapport Hite, afin de comprendre la situation des femmes lesbiennes sur les plans sexuel, social, professionnel, affectif et familial. Elle a reçu plus de mille réponses à son enquête. Voici donc enfin révélé un monde secret, que jamais personne n'avait eu le courage d'explorer objectivement et systématiquement.

400 pages

UN ÉVENTAIL DE BEST-SELLERS

PRIMEUR

Faire parvenir un mandat à l'ordre de:
Luce Bertrand
C.P. 203 Succ. Chomedey, Laval
H7W 4K3

Ajoutez 2\$ pour la poste

19,95 \$

nom _____

adresse _____

ville _____ code postal _____

chèque mandat-poste